

Il y a cent ans : l'École de l'avenue d'Helvétie

La rentrée scolaire 2011-2012 marquera le centenaire de l'ouverture de l'école de l'avenue d'Helvétie. C'est l'occasion pour l'Amicale de l'école (parents et enseignants) de marquer cet anniversaire par une exposition.

Les quelques lignes qui suivent, sans prétention, voudraient présenter ce qu'était alors cette école : ses bâtiments, mais aussi ses enseignants et les élèves. Elles ne sont pas le résultat d'une recherche poussée, mais d'un regard rapide sur quelques documents trouvés de hasard, sur les rares archives de l'école remontant à l'époque de sa création.

Bâtiments

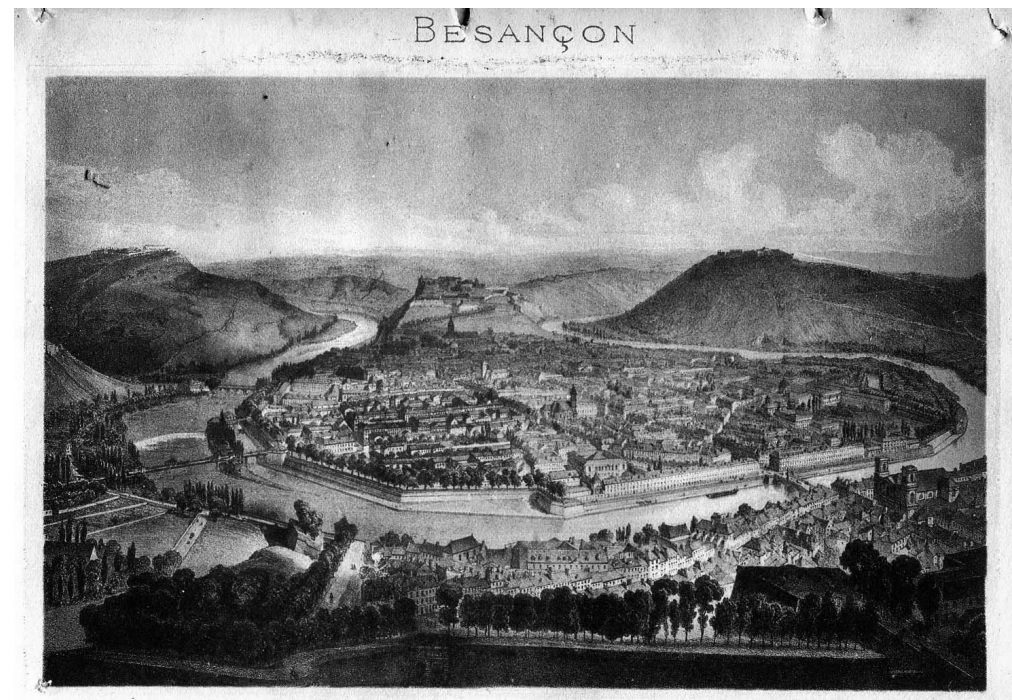
La première rentrée à l'école d'Helvétie a eu lieu le 2 octobre 1911 : c'est du moins à cette date que sont enregistrées les premières inscriptions. La construction de l'école a dû être engagée un an et demi ou deux ans avant cette date.

Un quartier neuf

L'école est construite sur des terrains jusqu'alors restés vierges, entre la « porte de Strasbourg », qui ferme le quai du même nom au niveau du vallon de la Mouillère, et le débouché sur la rive droite du « pont des Chaprais ». C'est un quartier en plein développement.

- Le pont des Chaprais (ou pont fil de fer) a été ouvert en 1838, dérogation à l'application du périmètre militaire qui interdit toute construction extérieure à la ville, à proximité des fortifications ; c'est alors un pont suspendu — que les Bisontins appellent le « pont fil de fer » — qui peut être très facilement coupé en cas de siège. Le parc Micaud est créé peu après, but de promenade pour les Bisontins, qui doivent acquitter le péage du pont pour y accéder.

- La gare du chemin de fer PLM (Paris-Lyon-Méditerranée) a été installée à la Viotte, emplacement choisi parmi bien d'autres possibles : là, elle est construite en bois, de façon à pouvoir disparaître rapidement et ne pas servir de point d'appui à un assaillant éventuel en cas de siège.



En haut : vue générale de Besançon (*Guide Carriage*, 1911-12) :
au premier plan en bas à gauche, le site de l'Helvétie.
En bas : le restaurant de la Mouillère et son jeu de boules, vers 1900
(collection M^{me} Cretin, Photothèque Ville de Besançon).

- Le quai de Strasbourg (à l'origine, « quai Napoléon ») est percé dans les années 1855, rognant maisons et jardins au bord du Doubs ; le quai Veil-Picard ne le prolongera vers Canot qu'après la guerre de 1870-71.
- Le quartier des Chaprais et son prolongement le long des différents em-

branchements du chemin de la Mouillère ne peut se développer qu'à partir des années 1880, quand l'armée abandonne le système défensif rapproché de la ville pour créer les forts de la grande ceinture, de la Dame-Blanche à Planoise en passant par les Justices. De nouvelles artères sont établies (certaines d'origine privée comme la rue de Vittel en 1910) pour quadriller la nouvelle extension de la ville. La gare de la Mouillère, sur l'embranchement du chemin de fer vers la Suisse, est construite en 1883.

La nouvelle école

Sur les terrains disponibles entre les avenues de Fontaine-Argent et Denfert-Rochereau s'était installé un établissement de loisirs, le Restaurant de la Mouillère. La municipalité construit sur l'ensemble un établissement scolaire destiné à accueillir les enfants des nouveaux quartiers.

La nouvelle école est en fait constituée de trois groupes de bâtiments, qui abritent aujourd'hui :

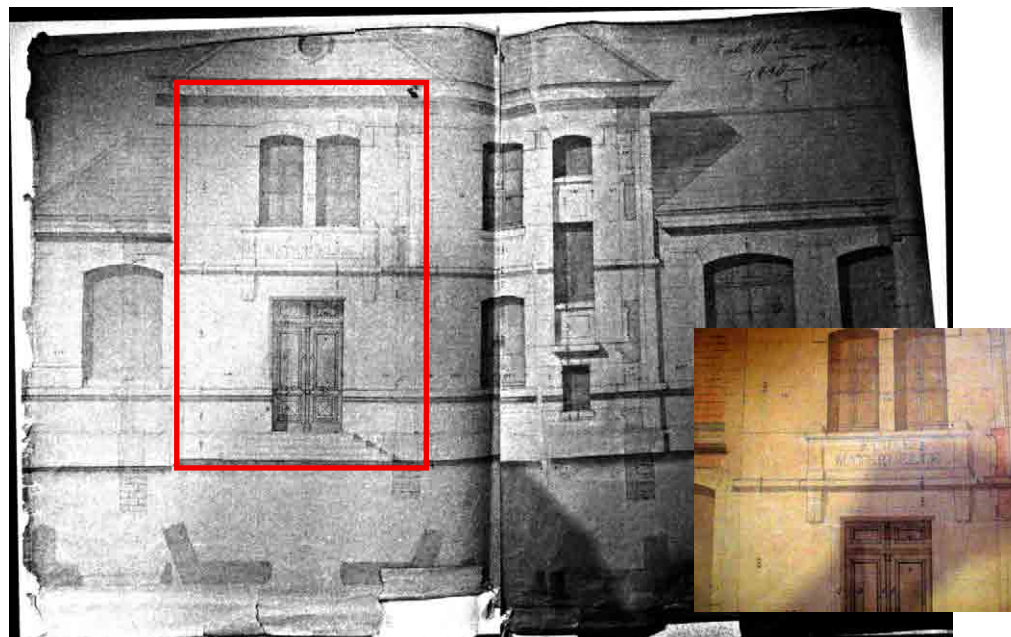
- la Maternelle pour celui qui fait angle entre l'avenue d'Helvétie et la rue Delavelle ;
- l'école primaire pour le grand bâtiment parallèle au Doubs ;
- l'école primaire encore, mais dans un bâtiment plus récent, à l'angle de l'avenue Denfert-Rochereau.

Ces trois ensembles sont bien individualisés dans la mention qu'en fait en 1911 un des guides publiés à l'attention des touristes : *Besançon et ses environs : petit guide indicateur*. A. Cariage éditeur, 1912-13.

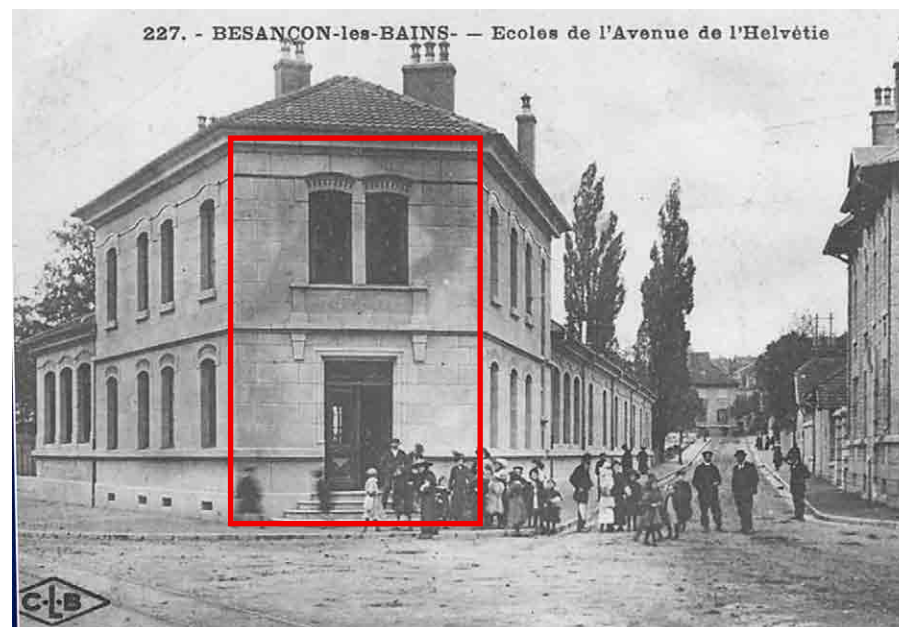
Dans la visite de la ville, après un parcours dans Battant et Arènes, le guide mène les visiteurs jusqu'à la rue Thiémanté, et, de là sans s'arrêter sur les quais Veil-Picard et de Strasbourg, vers les nouveaux quartiers de l'avenue d'Helvétie

« En continuant notre visite nous passons devant l'avenue Denfert-Rochereau (conduit à la place Flore) ; les bâtiments neufs qui s'alignent entre la rue Denfert et le rond-point du Casino, comprennent : le gymnase municipal, la nouvelle Ecole d'Horlogerie en construction et un groupe scolaire ; vers le Doubs, nouvelle promenade dans laquelle est englobée la source de Billecul au pied d'un groupe de peupliers. Au rond-point du pont, où est érigée la statue de Proudhon, on aboutit, devant le Casino, à la promenade Micaud. »

On est surpris de trouver entre le gymnase de l'avenue Denfert-Rochereau



L'école maternelle, élévation en 1910-1911 : seule la partie centrale – avec l'inscription mais sans le fronton et son occulus – correspond au bâtiment actuel (Bibl. mun. Besançon, 2 Fig 381)
Groupe d'élèves et de parents à la sortie, vers 1920 (carte postale, photothèque Besançon)





Carte postale, 1910. La rue de la République s'ouvre à droite en direction du pont et du nouveau quartier des Chaprais ; au centre, l'arrière du bâtiment de la nouvelle poste (rue Proudhon), surmonté d'un échaffaudage. La rue Gambetta n'est pas construite tout au long : le bâtiment qui fait face aux ateliers d'horlogerie Gondy (angle rue Proudhon) n'existe pas encore. En bas, détail montrant l'école d'Helvétie, derrière la cheminée de l'usine d'horlogerie de la rue Gambetta : le gymnase à gauche, l'école maternelle à droite encadrant le bâtiment garçons-filles, encore sans toit (Coll. Guy Renaud).

et l'école d'Helvétie – reconstitution qui demanderait à s'appuyer sur d'autres sources – un bâtiment en construction pour l'école d'Horlogerie, vraisemblablement, dans l'angle des deux avenues, à l'emplacement de l'extension la plus récente de l'école primaire.

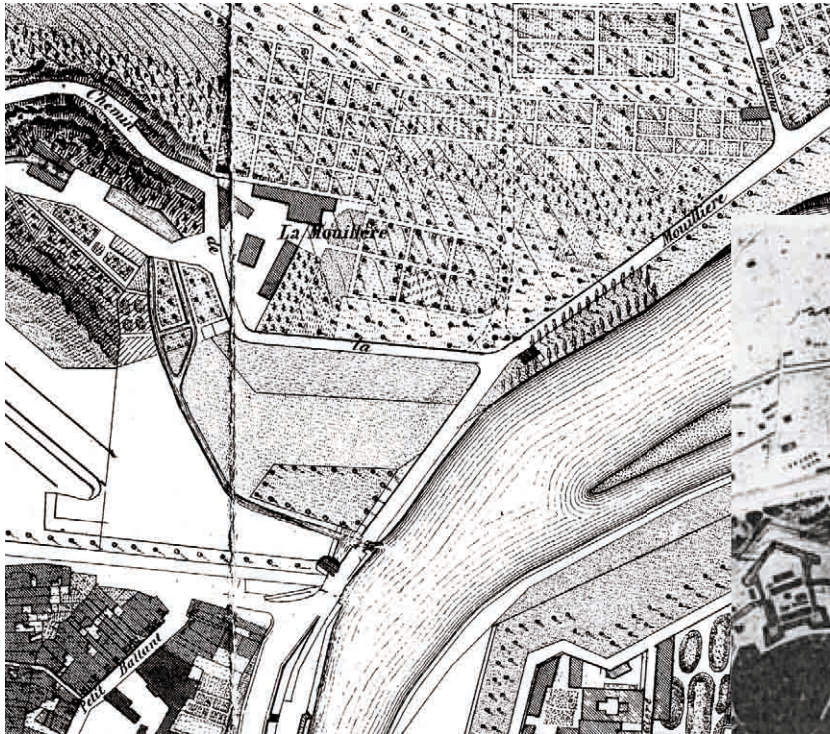
Le projet d'installation de l'école d'horlogerie pourrait n'avoir été qu'un projet en l'air, non abouti... Sans doute, en cet endroit, le bâtiment dont la ville aurait envisagé la construction aurait-il été trop à l'étroit : il faudra attendre 1933 et l'inauguration – par le président de la République en personne, Albert Lebrun – de ce qui est aujourd'hui le lycée Jules-Haag, à la Butte, pour que l'école d'Horlogerie quitte les bâtiments de la place de la Révolution : aujourd'hui, c'est pour quelque temps encore le conservatoire de musique, après avoir été l'école des Beaux-arts.

Quoi qu'il en soit, le guide – c'est hélas un risque lié au genre – n'est d'ailleurs pas exempt d'erreurs de détails : dans la même page, la construction de la synagogue est attribuée à l'architecte Delacroix alors qu'elle est due à Pierre Marnotte...

Le seul document figuré conservé aux archives de la ville (Bibliothèque de

L'école vers 1920, prise de vue en contre-bas depuis l'actuel jardin des senteurs. L'école des filles est séparée de celle des garçons par un mur, qui partage la grande cour en deux moitiés égales ; un petit bâtiment est installé à cheval sur le mur. L'entrée des filles et celle des garçons sont à l'opposé l'une de l'autre. (carte postale, détail. Coll. Guy Renaud).



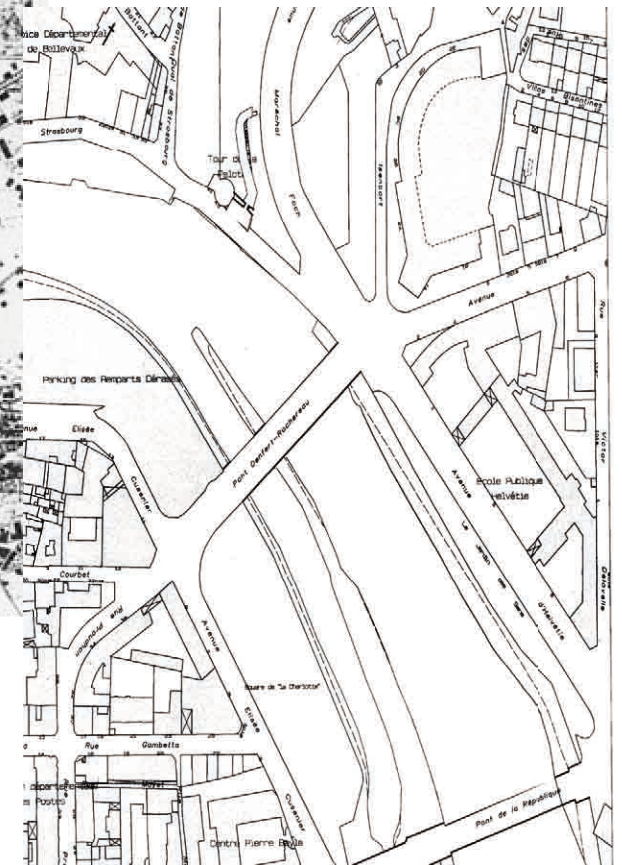


1. Plan gravé par Valluet, 1876 : les différentes branches du chemin de la Mouillère (notamment celle qui est devenue l'avenue d'Helvétie) sont bordées de champs et de vergers.

2. « Plan programme idéal de la ville de Besançon », montrant de nouvelles voies à ouvrir dans la Boucle et aux Chaprais : la proposition d'un nouveau pont préfigure l'actuel pont Denfert-Rochereau... (Gustave Vieille, Société des architectes du Doubs, 1906). Extrait.



3. La situation actuelle, avec le groupe scolaire entre avenue d'Helvétie, avenue Denfert-Rochereau et rue Delavelle.



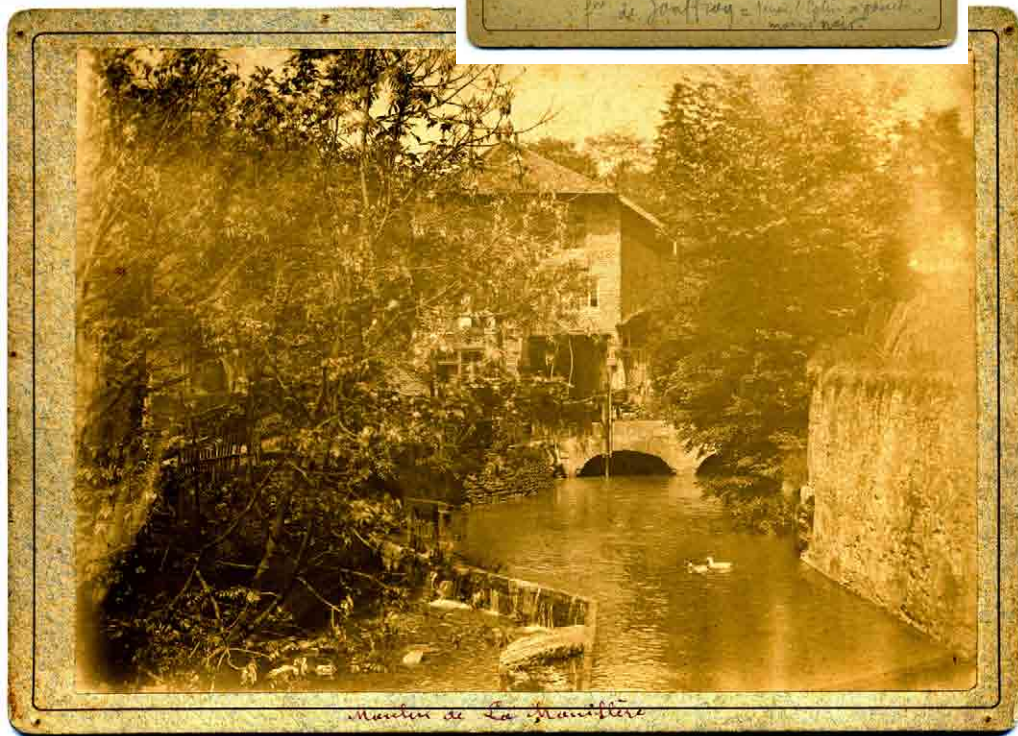
4. Une barge amarrée à la berge, au niveau de l'actuelle école d'Helvétie. Dans le fond, le pont « fil de fer », remplacé en 1883 par le pont de la République. (Collection Mauer. — F. Lassus)

5. La statue de Jouffroy d'Abbans à son emplacement primitif, place Jouffroy, au carrefour de la rue Battant.

Elle a été depuis transportée avenue d'Helvétie : d'abord tournée vers l'avenue, en face de l'école, Jouffroy regarde maintenant la rivière (Collection F. Frachebois — F. Lassus).



6. Le moulin de la Mouillère, au fond du vallon formé par ce ruisseau, qui se jette dans le Doubs sous la tour de la Pelotte. Le bâtiment du moulin a été rayé du paysage par la création de l'avenue de la Gare. (collection Frachebois — F. Lassus).



7. Entre canal et rivière : blanchisseuse quittant la barque lavandière ; dans le fond, bâtiments à identifier le long de l'avenue d'Helvétie ou de l'avenue Denfert-Rochereau ; d'autres documents présentent une grande cheminée d'usine accolée au bâtiment le plus proche (collection Druhen-Charnaux — F. Lassus).

conservation et d'étude) est une élévation sur rue du bâtiment de l'école maternelle, formant angle entre l'avenue d'Helvétie et la rue Delavelle.

C'est par le hasard d'une prise de vue qu'une carte postale montre dans le fond le bâtiment de l'école en cours de construction : au premier plan à droite, la rue de la République (alors rue Neuve-Saint-Pierre). Autant qu'on puisse en juger d'après la photo, le bâtiment de l'école maternelle est achevé ; le grand bâtiment abritant l'école des filles et celle des garçons n'a pas encore de toit.

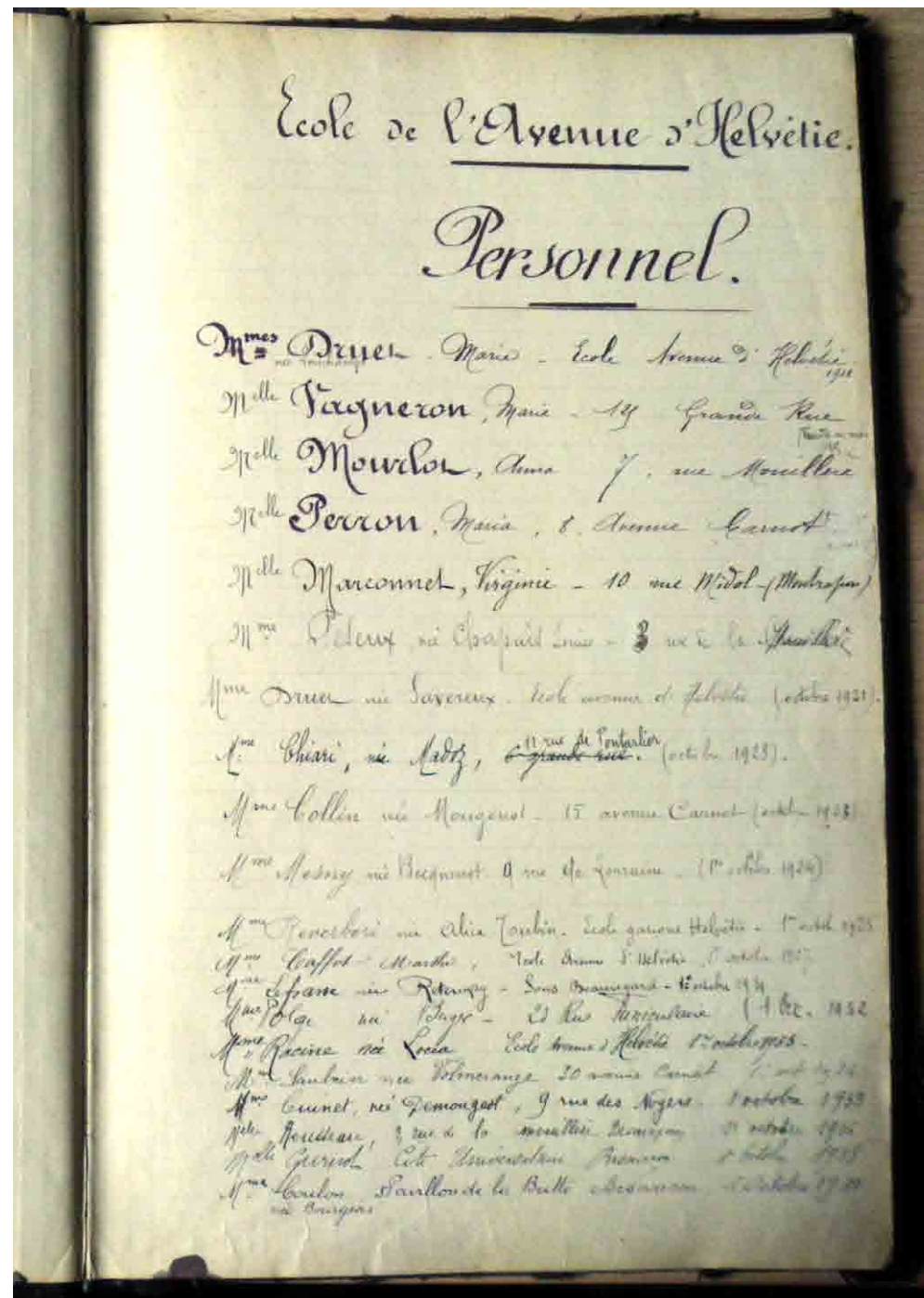
Illusion due à l'effet d'optique ? Sur une photo prise en contre-bas depuis l'actuel jardin des senteurs, l'école apparaît n'avoir que deux étages – la végétation interdit aujourd'hui de voir l'école avec le même angle de vue. Selon les témoignages non équivoques de M^{mes} Grévy et Deck, anciennes de l'école, le troisième étage aurait été ajouté à l'existant en 1945, avec la participation de prisonniers allemands : les traces visibles à l'arrière du bâtiment en sont-elles la marque ? Ces travaux ont-ils pu ne toucher qu'une partie de l'immeuble ? Si ces travaux étaient avérés, l'homogénéité de la façade sur cour, le long de l'avenue, indique un travail remarquablement mené, avec démontage et remontage de la partie supérieure des fenêtres, de la lucarne centrale et du toit.

La rentrée de 1911-1912

Les archives conservées par l'Ecole sont bien peu nombreuses. Regardons par conséquent avec d'autant plus d'intérêt les deux registres ouverts en même temps que l'école. L'un concerne l'école de garçons, l'autre celle réservée aux filles, mais les données présentées par l'un et par l'autre ne concernent pas le même objet.

L'Ecole est trop récente pour entrer dans les études sur le Doubs de Jacques GAVOILLE : *L'école publique dans le département du Doubs, 1870-1914*, Besançon, Annales littéraires de l'Université, 1981, et *Du maître d'école à l'instituteur : la formation d'un corps enseignant du primaire, instituteurs, institutrices et inspecteurs primaires du département du Doubs, 1870-1914*, Préface d'Antoine PROST, Annales littéraires de l'Université, 2010.

Quelques éléments statistiques simples peuvent être tirés de ces deux registres débutant avec l'ouverture de l'école.



Registre de l'école des filles, page du personnel

L'école de filles

L'équipe pédagogique

Il nous présente tout d'abord la liste des institutrices qui ont accueilli les premiers élèves et dont les quatre premiers noms semblent constituer la toute première équipe : M^{me} Marie Druet (née Lonchamp), M^{lles} Marie Vagneron, Anne Mourlot et Marie Perron... M^{me} Druet habite l'école même, où elle aurait donc un appartement de fonction, et elle est la seule : serait-elle la directrice ? Ses collègues habitent dans la ville, parfois assez loin de l'école.

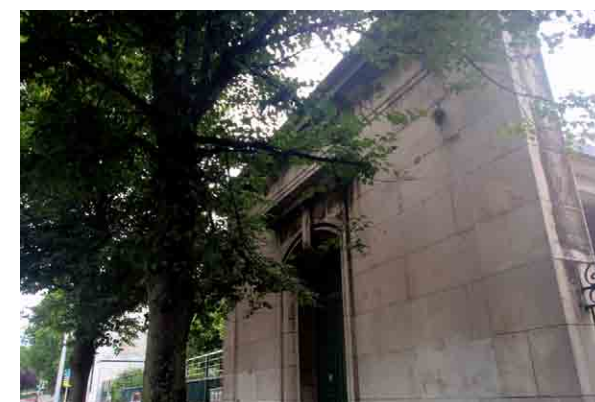
Il est indiqué que Marie Vagneron (qui habite dans le haut de la Grande-Rue) est décédée en 1915 ; c'est peut-être alors qu'est nommée Virginie Marconnet. On notera qu'un instituteur-stagiaire du nom de Vagneron – André, bien connu des Bisontins pour avoir été adjoint au maire – a enseigné dans l'école (en 1947) après y avoir fait une partie de sa scolarité, de 1933 (avec pour maître M. Fabrizzi) à 1936.

En octobre 1921, arrive une nouvelle institutrice, autre M^{me} Druet (née Savoyeux), qui occupe l'appartement de fonction : belle-fille de la première ?

Mais la liste ne donne que l'époque de l'arrivée des enseignantes, sans préciser celle du départ : il faudrait avoir accès aux dossiers du personnel pour dresser une liste cohérente des enseignantes de l'école... A partir de cette page, qui comprend les arrivées de 1911 à 1939 (une vingtaine de noms), il n'est guère possible d'établir le nombre d'institutrices travaillant ensemble.

Les effectifs

L'école ouvre, en octobre 1911, avec 126 élèves. Mais le nombre augmente régulièrement pour se stabiliser autour de 150 en mars et atteindre 180 à la



La façade de l'école primaire et les deux entrées, marquées garçons à gauche et filles à droite...

fin de l'année scolaire... En 1912-1913, le nombre d'élève augmente encore : il atteint puis dépasse 200. L'année 1914-15, cependant, ne commence qu'avec 155 élèves, et le nombre d'inscrits reste stable pendant plusieurs années.

En octobre 1911, cela représente 4 986 « présences possibles » pour 42 demi-journées où les élèves sont appelées à travailler. Les absences sont relativement nombreuses : 17 élèves ont manqué plus de quatre jours dans le premier mois d'école : ils sont 27 en novembre 1911, 58 en février 1912, 88 en juin, 97 en juillet.... Bref, le coefficient de fréquentation porté sur le registre en août 1912 est de 0,83, rapport entre les 60 541 présences possibles dans l'année et les 50 452 présences effectives.

D'autres renseignements sont portés dans la colonne : « observation ». Par exemple, en octobre 1912, 9 élèves viennent de l'école maternelle de l'Helvétie ; des « arrivages » de ce type se reproduisent plusieurs fois dans l'année (4 en janvier, 7 en avril...). En mai 1912, la coqueluche touche 5 élèves, âgés de 6 ans 1/2 et 7 ans ; le mois d'après, on compte une rougeole, une varicelle, et un cas de végétations dans le nez et la gorge. L'année suivante on trouve deux impetigos, un phlegmon...

On pourrait ainsi passer en revue la petite histoire de l'école, mois par mois, pendant ses cent années d'existence... Mais contentons-nous ici de ce regard rapide sur les débuts.

L'école de garçons

Le registre de statistique manque pour l'école des garçons. En revanche, est conservé le « registre matricule » qui permet une approche de statistique descriptive concernant les enseignants, et surtout les élèves eux-mêmes.

Le corps enseignant

Trois instituteurs sont nommés à l'école des garçons en août 1911, plus un stagiaire qui les rejoint en décembre. Voilà comment le registre matricule de l'école les présente :

- Louis-Albert MOREL, né à Beure le 8 juin 1861, à l'école normale de 1880 à 1883, titulaire, admis à la 1^{ère} classe en 1909. Nommé à Saint-Hippolyte (1883) puis à Besançon : Saint-Ferjeux (1888), Arsenal (1889), la Butte (1907), Helvétie (4 août 1911).

- Auguste-Jérôme MONTAGNON, né à Trouvans le 21 avril 1865, à l'école normale de Besançon de 1881 à 1883, titulaire. Nommé à Tréviillers (1883), Saint-Hippolyte (1883), Etouvans (1887), Chamesol (1890), puis à Besançon : place Pâris (1906), Helvétie (4 août 1911).

- Vital-Armand MOUREY, né à Sancey-le-Grand le 13 novembre 1883, à l'école normale de Besançon de 1900 à 1903, titulaire, 1^{ère} classe en 1911. Nommé à Morteau (1904) puis à Besançon : Chaprais (1904), Rivotte (1^{er} août 1911), Helvétie (1^{er} octobre 1911) ; directeur à Saint-Claude en 1933, à l'Helvétie en 1936.

- Georges-Marel GEBRATH, né à Paris le 26 octobre 1891, à l'école normale de Besançon de 1908 à 1911, stagiaire. Nommé à Besançon : place Pâris (novembre 1911) puis à l'Helvétie (29 décembre 1911).

On notera que la nomination des instituteurs se fait à la date du 4 août, et que l'inscription des élèves commence le 2 octobre.

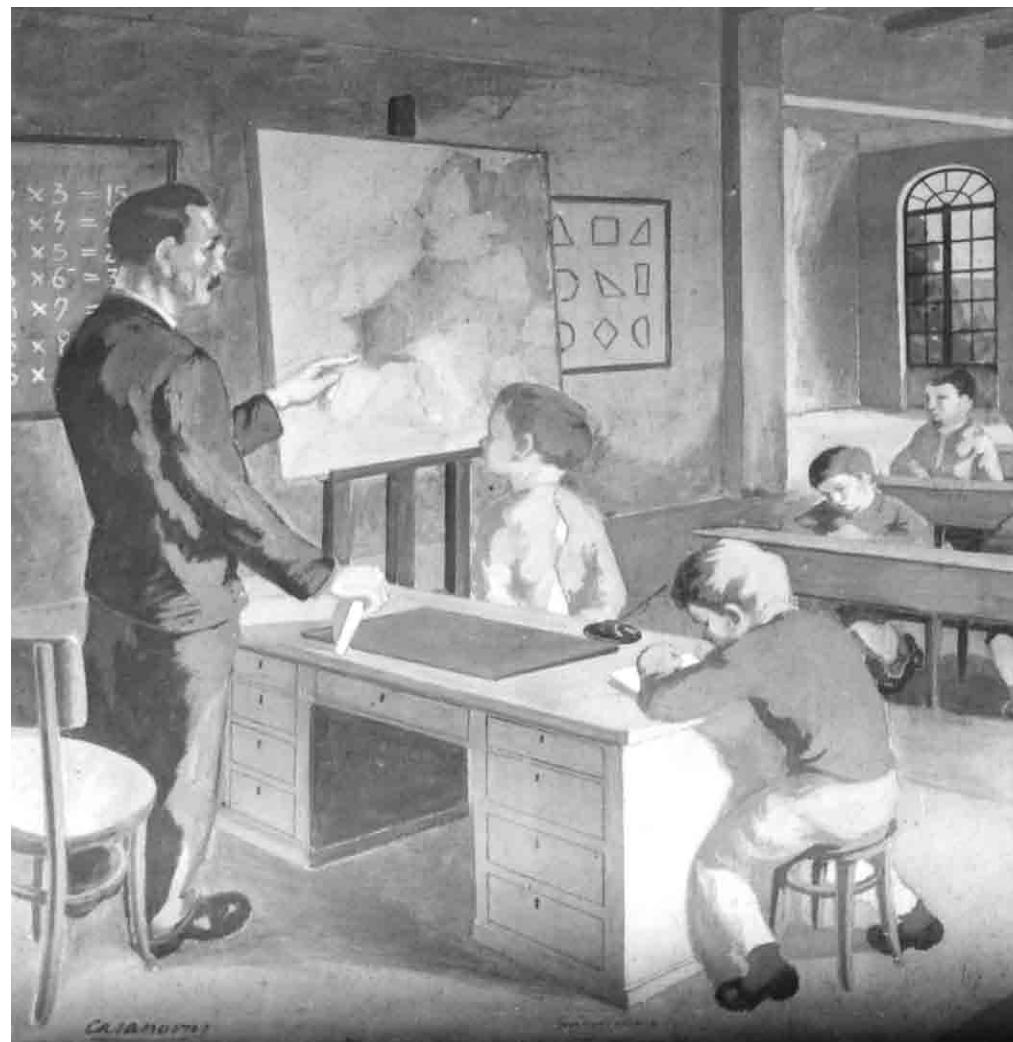
Inutile de demander combien d'instituteurs de toutes catégories se sont succédé depuis ces trois premiers et leur stagiaire... Le compte pourra être fait, mais ce sera pour le deuxième centenaire !

149 élèves

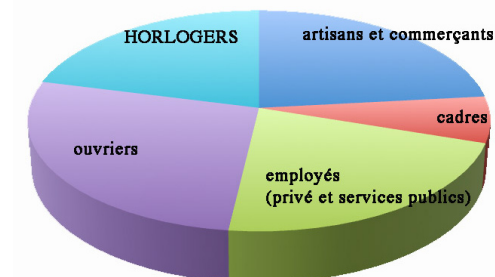
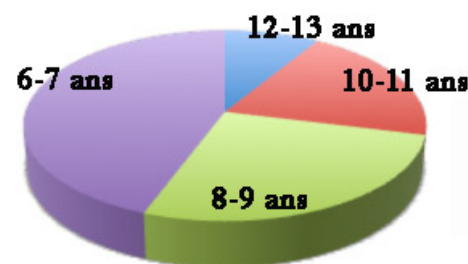
Ce sont presque 150 élèves dont on note l'inscription entre octobre et décembre 1911 dans le « registre matricule » de l'école. Ils sont notés au fur et à mesure, à la date de l'inscription : les 32 premiers par ordre alphabétique, et ensuite dans l'ordre d'arrivée. 127 sont immatriculés à la date du 2 octobre. Les inscriptions se poursuivent ensuite selon un rythme irrégulier : 1 le 9, 1 autre le 13, 4 le 16... Une dizaine d'élèves arrivent ainsi dans le courant du mois d'octobre, 3 en novembre, une dizaine en décembre...

Les parents

L'aire de recrutement des élèves déborde légèrement les limites du secteur : trois pôles se distinguent nettement du reste :



L'instituteur : toile du réfugié espagnol Casanovas, jadis dans la salle David de la Maison du Peuple de Besançon, rue Battant.



**GARÇONS
entrés à l'école d'Helvétie d'octobre à décembre 1911
(149 élèves)**



- Le haut de Battant (rue Battant au niveau de l'actuel square Bouchot, rue du Petit-Battant) ; quelques élèves viennent de la partie basse de la rue, mais en petit nombre, et certains regagnent rapidement l'école de ce quartier, annexe de l'Ecole normale de la rue de la Madeleine.

- L'avenue Carnot, plus ancienne artère du quartier : depuis l'ouverture du pont des Chaprais (pont « fil de fer », aujourd'hui de la République), c'est l'axe qui mène du centre ville vers la rue de Belfort. A l'avenue proprement dite, s'ajoute la rue des Noyers, depuis 1952 rue Charles-Krug, et la rue de la Mouillère. Un peu à l'écart, un groupe d'élève a domicile sous Beauregard : sans doute faut-il assimiler ce lieu-dit à la rue de Beauregard, où vit un autre élève ?

- Le début de la rue de Belfort, du moins la partie qui va de l'avenue de la gare à la rue du Repos. Quelques élèves ont pour adresse la rue de la Liberté, où existent les tissages de la famille Druhen.

On notera que l'avenue Fontaine-Argent, la rue des Deux-Princesse (du nom d'une auberge à la sortie de Besançon) ne sont pas encore vraiment bordées de maisons en 1911. La rue de Vittel – initiative privée – est lotie et seulement construite en 1910.

On comprend sans peine les raisons de l'implantation des familles. La gare Viotte fournit son contingent d'employés du PLM ; les brasseries (Gangloff, de Sochaux), tout comme les docks et d'autres usines emploient nombre de chauffeurs de « poids lourds » (comme on ne disait pas à l'époque) : camionneurs, charretiers, voituriers... Plusieurs mécaniciens peuvent travailler pour les entrepôts des tramways, dans le vallon de la Mouillère, ou aux usines d'automobiles Schneider, avenue Fontaine-Argent (1910-1928). On trouve aussi parmi les pères d'élèves le concierge de l'hospice de Bellevaux, un employé d'octroi, deux portefaix, un marchand d'antiquités, deux employés de banque... mais aussi deux entrepreneurs, un ingénieur, un directeur d'usine.

Restent un nombre important d'horlogers, la plupart suisses (certains rentrent chez eux en cours d'année, emmenant leurs enfants). Mais cette simple dénomination recouvre des réalités très diverses : petits patrons, ouvriers d'atelier, travailleurs indépendants à domicile...

Bien sûr, artisans et commerçants du quartier sont concernés par la présence de l'école et y envoient leurs enfants.

Les élèves

Mais que dire des élèves eux-mêmes ?

Les plus âgés voient le bout de l'enseignement primaire, alors obligatoire jusqu'à 13 ans seulement (depuis la loi du 8 mars 1882 sur l'enseignement primaire, désormais obligatoire et gratuit ; l'âge sera élevé à 14 ans en 1936, à 16 ans en 1959).

Le grand nombre des plus jeunes élèves est sans doute à mettre en rapport avec la jeunesse d'une population nouvelle dans un quartier au développement récent. Ces proportions semblent de même ordre que ce que l'on a connu, par exemple, à Palente dans les années 1950-60 ou un peu plus tard à Planoise.

Un petit tiers des garçons s'appellent René, Roger, Marcel, Michel et Maurice, prénoms utilisés de 17 à 10 fois chacun... La moitié portent un des 15 prénoms employés de 9 à 3 fois : Louis, Jean, Henri, André, Georges... Parmi les prénoms qui ne risquent pas de provoquer des homonymies, aucun prénom surprenant, en dehors de Tell : un fils d'horloger suisse bien évidemment.

L'époque des Jules et des Prosper, que chante Brel, est révolue...

Quitter l'école

Une trentaine d'élèves quitte l'école en cours de scolarité pour rejoindre une autre école, souvent à Besançon, dans le quartier où ils habitent ; cinq ou six poursuivent dans des écoles rurales (Franois, Cramans, Ecole...). Une douzaine a définitivement quitté Besançon, pour Paris, Lyon ou l'Algérie. Pour quelques-uns, la « destination » est inconnue.

Huit des élèves entrés en 1911 ont quitté l'école avant la fin de l'année civile :

- Quatre pour retrouver l'école de leur quartier (Saint-Claude, Battant, les Chaprais, Bregille), trois fils d'horlogers quittent Besançon pour la Suisse (mais les deux frères D. réintègrent l'école dès janvier 1912) ; à l'inverse, seuls cinq des garçons inscrits après la rentrée viennent d'autres écoles de la ville. Mais le changement d'école intervient surtout lors des rentrées suivantes : une quinzaine d'enfants ont regagné l'école du quartier où ils habitent, ou ont quitté Besançon.

- Un de ces élèves qui quittent très vite l'école va en apprentissage. Ce départ, le 30 décembre, précède d'un mois et demi son treizième anniversaire. A-t-il dû demander une autorisation, comme deux autres garçons qui abandonnent leurs études en 1913 ?

- Trois enfants n'auront pas l'occasion de poursuivre dans la vie : deux sont morts en 1912, un en 1913... Un autre – plus chanceux ? – part à la campagne soigner son anémie.

Le Certif, fin de scolarité ?

Ce qui surprend – même quand on sait que la référence au certificat d'études primaires est surfaite – c'est le peu d'enfants qui décrochent ce premier diplôme scolaire avant de quitter l'école : une trentaine seulement sur les 150 élèves entrés dans l'école d'octobre à décembre 1911.

Une dizaine de ces lauréats sont âgés de 12-13 ans quand ils quittent ainsi l'école, quatre sont dans leur 14^e année. Le plus grand nombre a donc 13 ans.

Aucune appréciation vraiment négative pour ces élèves : convenable, bon ou assez bon élève... élève supérieur même pour l'un d'eux... Mais deux au moins sont réputés d'intelligence moyenne ; il est vrai que ceux-là ont généralement une bonne conduite.

L'obtention du CEP n'est pas liée à la poursuite des études : huit lauréats entrent en effet en apprentissage... Une douzaine entre à l'école primaire supé-

Statistique 1912-1913.

Mois	Le jour	Admission	Sorties	Retenues	Présents	Assés	Non assés	Non présents	Non assés	Non présents
Sept	1	44	44	41	101	32	2	13	10	10
	2	45	45	42	101	33	10	14	11	11
	3	47	47	44	104	34	10	15	12	12
	4	48	48	45	106	35	10	16	13	13
		184	184	172	412	134	40	58	46	46
Oct	1	34	34	32	104	36	5	16	14	14
	2	35	35	33	105	37	5	17	15	15
	3	37	37	35	107	38	5	18	16	16
	4	38	38	36	108	39	5	19	17	17
		144	144	136	428	150	20	70	62	62
Nov	1	34	34	32	104	36	5	16	14	14
	2	35	35	33	105	37	5	17	15	15
	3	37	37	35	107	38	5	18	16	16
	4	38	38	36	108	39	5	19	17	17
		144	144	136	428	150	20	70	62	62
Dec	1	34	34	32	104	36	5	16	14	14
	2	35	35	33	105	37	5	17	15	15
	3	37	37	35	107	38	5	18	16	16
	4	38	38	36	108	39	5	19	17	17
		144	144	136	428	150	20	70	62	62
Jan	1	32	32	30	102	34	5	15	13	13
	2	33	33	31	103	35	5	16	14	14
	3	35	35	33	105	37	5	17	15	15
	4	36	36	34	106	38	5	18	16	16
		136	136	128	416	144	20	66	58	58
Févr	1	32	32	30	102	34	5	15	13	13
	2	33	33	31	103	35	5	16	14	14
	3	35	35	33	105	37	5	17	15	15
	4	36	36	34	106	38	5	18	16	16
		136	136	128	416	144	20	66	58	58
Mars	1	32	32	30	102	34	5	15	13	13
	2	33	33	31	103	35	5	16	14	14
	3	35	35	33	105	37	5	17	15	15
	4	36	36	34	106	38	5	18	16	16
		136	136	128	416	144	20	66	58	58

REGISTRE

MATRICULE

page du registre des statistiques de l'école des filles ;
page du registre matricule de l'école des garçons.

rière, et trois seulement au lycée : ces établissements, le lycée surtout, sont largement ouverts aux non-titulaires du CEP : il semble donc que, pour certains élèves, la nécessité de passer l'examen n'apparaît pas – déjà à cette époque-là – comme une nécessité pour ceux qui vont de toute façon poursuivre dans le second cycle.

Ecole buissonnière et mauvais garçons

Les appréciations inscrites sur le registre par les instituteurs sont toujours laconiques, rarement explicites. Les bons élèves sont rares : plus nombreux les paresseux et autres mauvais garçons.

Une vingtaine d'élèves sont accusés de « mauvaise fréquentation », et il est précisé pour l'un d'eux : « école buissonnière, à surveiller »; un autre n'est pas venu à l'école depuis plusieurs mois... La fréquentation irrégulière est parfois due à un état maladif, rarement décrit.

La plupart des élèves se partagent ou cumulent des appréciations peu flatteuses : peu travailleur, peu soigneux, très paresseux, caractère faible, très dissipé, frondeur, souvent querelleur. Un élève est voleur, un autre vicieux, un autre encore surnois. D'un mauvais élève, surnois, il est dit qu'il ne fera jamais rien de bon ! de même un autre : « mauvais élève, très fourbe, sa conduite laisse à désirer, ne fera rien de bon ». On précise que le fils d'un peintre en bâtiment « a volé 150 fr. à ses parents » : somme qui est loin d'être négligeable.

Parfois, le mauvais caractère et le manque de travail va de pair avec une bonne intelligence...

Un élève chétif est soutenu par ses parents; un autre, en revanche, « n'est pas tenu à la maison » ; d'un « mauvais garnement », l'instituteur ajoute qu'il est un « enfant abandonné à lui-même ».

Est-ce l'effet de cohésion de groupe de la part des instituteurs ? La plus laudative des appréciations – « très bon élève, intelligent, travailleur » – est adressée à un garçon dont la sœur est institutrice, et qui d'ailleurs quitte l'école l'Helvétie pour la rejoindre.

On peut regretter que le registre matricule de l'école des filles ne soit pas disponible : en son absence, peut-on – comme une amie me le suggère – penser que les appréciations y étaient toutes des plus favorables ?

Après l'école

L'apprentissage est la destination de 27 élèves à leur sortie de l'école : chez un coiffeur, un cordonnier, deux épiciers, un peintre en voiture, un boucher...

Certains élèves entrent directement dans la vie, à 13 ans, comme clerc de notaire, comme employé de pharmacie.

Une quinzaine se retrouve à l'école primaire supérieure (sans doute celle de la rue d'Alsace, qui deviendra lycée et est aujourd'hui le collège Lumière), et une dizaine seulement gagneront le lycée (pour six d'entre eux, il est spécifié que c'est à Victor-Hugo).

Une bonne école ?

Il n'est pas à propos de juger l'école à travers les appréciations formulées sur les élèves par les maîtres : elles semblent plutôt sévères, mais n'est-ce pas sans doute mérité ? Les mauvais élèves, autant que les élèves jugés peu intelligents, sont presque la majorité ; du moins ces appréciations sautent-elles davantage aux yeux que celles qui louent un élève.

Mais sans doute faut-il oublier, dans cette rétrospective, la situation actuelle de l'école dans la ville. En 1911, l'Ecole d'Helvétie n'est pas un établissement de centre ville, et le recrutement des élèves se fait dans un quartier que l'on peut sous bien des aspects qualifier de « banlieue ».

Certes, même dans sa partie haute, la rue Battant appartient à la ville *intra-muros*. Mais c'est encore – et pour de nombreuses années – le quartier populaire où les vigneron, qui allaient travailler à façon sur le territoire de la ville les vignes des bourgeois de la ville, ont laissé place aux ouvriers horlogers, dont beaucoup descendent travailler dans les nombreux ateliers dispersés dans la Boucle ; autour de quelques rares très belles maisons anciennes, Battant – dans sa partie haute plus encore que vers le pont – foisonne de taudis sur-occupés par des familles ouvrières. Il n'est pas si loin le temps où les gamins de Battant et ceux d'Arènes, de Charmont, s'étrépaient sur les glacis, au grand dam des autorités municipales, ainsi que le note le bibliothécaire Charles Weiss de Besançon dans son journal le 8 août 1842 : « si les luttes se continuent – écrit-il – à quoi servent et les prédications des prêtres et les instructions des maîtres d'école ? Les philosophes qui rêvent la perfectibilité devraient bien nous donner la solution de ce problème. » (Gaston Coindre, dans *Mon vieux Besançon* (1906) raconte comment les gamins des quartiers populaires de la rue Saint-Paul [Bersot] et des quartiers sous Saint-Jean [rues Ronchaux et de Pontarlier, Rivotte...] se retrouvaient pour le même objet sur l'actuel parking Saint-Paul : « à cul les Jeannot, à cul les Poulot... », et de prélever les boutons des prison-

niers – le roman de Pergaud, *La Guerre des boutons*, date de 1912...).

Plus cossue peut-être la partie haute de l'avenue Carnot dont le développement se poursuit autour de quelques grandes propriétés dont les jardins sont lotis. Les trous dans le bâti sont encore nombreux en dehors de quelques ensembles très peuplés, notamment au niveau de la rue Krug (des Noyers).

Plus loin hors les murs, lesquels commencent à peine à s'ouvrir depuis l'après guerre de 1879-71, le quartier de la gare amène un personnel particulier, celui des cheminots ; il rejoint les employés et ouvriers des usines qui se créent dans la zone ouverte grâce au pont de la République. Les quartiers des Chaprais, de la Mouillère, et plus loin celui de Bregille, ne sont encore en grande partie que des terrains vagues parsemés d'usines, de dépôts divers (les docks) et de maisons en construction.

Le « plan idéal » de la ville, établi en 1906 par la Société des architectes du Doubs – qui se penche plus particulièrement sur ce nouveau développement de la ville – n'a pas d'application immédiate.

Dans un tel ensemble de quartiers, l'école de l'avenue d'Helvétie vient occuper la fonction que doit avoir toute activité scolaire au milieu de populations fraîchement installées, celui de lien de l'organisation sociale, entre la ville et ses habitants un peu particuliers, mais aussi entre les populations elles-mêmes.

C'était en 1911... Comment décrirait-on l'école en 2011 ? C'est évidemment une autre histoire...



1957



1996



*François LASSUS
ancien parent d'élève,
ancien président de l'Amicale d'Helvétie...
mai-juin 2011.*



L'école d'Helvétie,
dessin de Marc WATTEL,
2011.